

XVIII^{me} année, No 1

Montréal,

Janvier 1915.

BIBLIOTHEQUE
EVECHE

LE - PETIT MESSAGER
DU TRES SAINT SACREMENT

BX
2169
A1
P489
18
1915



BUREAU,
368 Ave Mont Royal Est,
MONTREAL.



Abonnement par année :
Canada, 50c., Etats-Unis, 60c.
Etranger, 3 frs.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSITE LAVAL

*"Faire mourir une personne d'un aliment
nécessaire à la vie est un crime."*



Un concert d'éloges en faveur des 825,000 flacons de "CALCICURE"

Un concert
d'éloges en faveur
des 825,000 flacons de
"CALCICURE"

Plus de 100,000 personnes affaiblies, surmenées, épuisées ont été guéries avec la "CALCICURE." Toutes ont vu leur poids augmenter de 5 à 10 lbs en un mois.

1° — C'est l'aliment par excellence qui favorise la croissance de l'enfant, qui donne de la fermeté aux tissus, augmente la nutrition des os et le développement du cerveau

2° Cette poudre alimentaire est nécessaire à toutes les mères pour enrichir le lait, obtenir un développement régulier de l'enfant et pour conserver leurs forces.

3° — C'est l'unique tonique efficace pour guérir les *Rhumes*, la *Toux persistante* et la *Consumption*.

4° Cette poudre reconstituante donne à toutes les personnes la vigueur, l'énergie et la santé.

"La CALCICURE" est indiquée dans: — Tuberculose, Faiblesse des os, Anémie, Joutte, Trouble de la Dentition, Diabète, Dyspepsie, Trouble de la Croissance, Pâleur du Teint, Faiblesse, Epuïsement, Rhumatisme.

PRIX 75cts le flacon, soit un traitement de 3cts par jour.

DOSE: 1/2 Cuillerée à thé au milieu des repas

C. MALAVANT,

PHARMACIEN de première classe.

PARIS.

DEPOSITAIRES:

LAPORTE, MARTIN & Cie, LIMITEE,

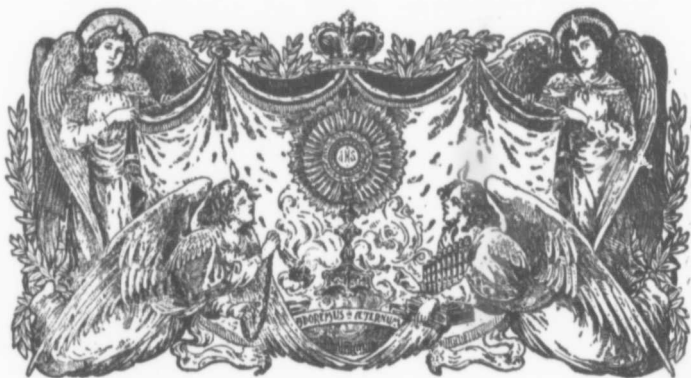
1000 RUE ST-JACQUES

MONTREAL.



La Sainte Famille.

de
m
fi
"J
tu
Je
pa
Co
m
d'
ân
qu
pu
un
se
ne
C'
ta



Heureuse et sainte année!

LE vœu que nous vous adressons au commencement de cette année de grâce 1915, sera, chers lecteurs, celui-là même que le prêtre, au nom de l'Eglise, adresse à chaque fidèle en lui donnant l'Hostie sainte de la communion: "*Corpus Domini Nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam.* Que le Corps de Notre Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle." Il n'est pas de meilleur souhait, il n'en est pas de plus complet. Cette formule de la sainte liturgie résume en quelques mots tous les vœux que les âmes chrétiennes ont coutume d'échanger au commencement d'une année nouvelle.

Que le Corps de Notre Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle! La vie éternelle: chaque année qui s'en va, chaque année qui commence nous la rappelle puissamment en nous faisant souvenir que tout ici-bas a une fin et qu'un jour viendra où notre course en ce monde se terminera elle aussi; que sur cette terre par conséquent ne peut être notre véritable demeure. La vie éternelle! C'est donc vers ce but que doivent tendre les efforts constants de toute notre vie.

Que le Corps de Notre Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle.

Vous avez le bonheur, âme chrétienne, de posséder la grâce, germe de cette vie bienheureuse. Que le Seigneur Jésus défende donc en vous ce don précieux contre les attaques de l'ennemi infernal; qu'il vous préserve de tout péché, du péché mortel d'abord qui vous rendrait indigne d'être admise au céleste banquet, du péché véniel aussi qui retarderait le moment de votre admission dans la société des anges et des saints. Qu'il garde en votre âme ces précieux joyaux qu'on appelle les vertus infuses, la foi, l'espérance, la charité, les vertus morales, accompagnement nécessaire de la grâce. Qu'il garde à votre âme ses forces pour le bien, le désir qui la brûle d'avancer toujours dans la connaissance et l'amour de Dieu, et dans la pratique des vertus.

Qu'il garde aussi à votre corps la force et la santé, afin qu'il puisse devenir l'utile coopérateur de votre âme dans l'accomplissement de toutes les bonnes œuvres qui vous ouvriront le ciel!

Que le Corps de Notre Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle. Oui, tant que votre âme est unie ici-bas, à un corps corruptible, elle a besoin d'un puissant protecteur, d'un gardien fidèle et vigilant, car nombreux sont les ennemis qui rôdent autour de vous, épiant l'heure où ils pourront vous dévorer. Votre protecteur, votre gardien, ce n'est point un homme fragile et inconstant, ce n'est même point un saint ni un ange, c'est Dieu lui-même, c'est votre Sauveur Jésus-Christ. Il a voulu se faire lui-même le viatique de votre voyage, votre défenseur contre vos ennemis, votre soutien dans les périls.

Que Jésus-Christ, donc, chers lecteurs, que son Corps reçu chaque matin à la sainte communion garde votre âme chaque jour et pour la vie éternelle: il n'est pas de moyen plus sûr ni plus efficace pour faire de l'année qui commence une bonne, heureuse et sainte année!



UN SACRILEGE ET UNE BARBARIE.

C'est là le qualificatif qui convient bien à l'un des actes les plus infâmes de la guerre actuelle; je veux dire la destruction de la cathédrale de Reims en France, que les lecteurs du "PETIT MESSAGER" connaissent déjà.

Sacrilège, puisque cet acte odieux ruinait l'un des plus vénérables édifices du culte, la basilique où les rois de France, depuis Saint Rémi et Clovis, se faisaient sacrer, la cathédrale où Jeanne d'Arc était allée solennellement prier après la victoire, l'édifice qui réalisait, avec une majesté, une puissance et une grâce incomparables, l'idéal de ces constructeurs inégalés du XIII^{ème} siècle qui faisaient de leur travail un acte de religion et un vœu pieux.

Acte de barbarie aussi, car ce joyau d'art universellement connu et admiré est devenu un amas de décombres. Pour qui connaît cette merveille, ses tours travaillées comme deux bijoux, ses clochetons ajourés, ses arc-boutants légers comme un rêve, son portail, vraie dentelure de pierre, ses vitraux splendides, ses tapisseries, ses statues, tout ce que les apports des XIV, XV et XVI^{èmes} siècles ont ajouté de beautés à l'édifice primitif, tous ceux-là pleureront de voir ce que l'ennemi a fait de ce chef-d'œuvre d'art.

Cachés dans le lointain, forts de leur artillerie de siège préparée pour Paris et que la victorieuse offensive française avait arrêtée en route, sans raison aucune, les Allemands ont arrosé d'obus cette cathédrale magnifique en qui ils voyaient incarné le génie de la France. Et pour que leur œuvre néfaste fut mieux réussie, ils avaient pris soin de déposer, durant leur passage à Reims, des bidons de pétrole dans les combles de l'édifice, afin que l'œuvre des obus fut complétée par celle de l'incendie.

La destruction de la basilique de Reims sera l'une des plus tristes ruines de cette guerre qui en comptera tant.

Ce qu'ont été ce bombardement et cet incendie, un journal anglais le "Daily Mail" le dit en ce récit d'une poignante sobriété:

Je viens de constater à Reims l'acte de destruction le plus délibéré que les Allemands aient commis depuis le début de la guerre. Par un feu d'artillerie dirigé intentionnellement, ils ont incendié et mis en flammes la magnifique cathédrale, qui était non seulement l'orgueil de Reims, mais un monument historique connu et admiré du monde entier. Il ne reste plus du pur joyau architectural qu'une carcasse vide de murs brûlés et noircis. L'impression produite par cet acte de vandalisme abominable restera toujours présente à la mémoire de tous ceux qui ont pu contempler ces ruines.

La vue des flammes dévorant cette merveilleuse relique du treizième siècle, dont l'édification ne nécessita pas moins de cent cinquante ans et qui fut respectée au cours des guerres sans nombre qui se sont déroulées dans cette partie de la France, est à la fois terrible et obsédante. On eût cru assister à une œuvre surhumaine qui évoquait une vision du travail des Enfers.

L'incendie a commencé entre 4 heures et 5 heures, samedi après-midi. Pendant toute la journée, des obus tombèrent dans la ville. Entre l'aube et le couchant, cinq cents projectiles furent lancés sur Reims. Tout un quartier, comprenant plusieurs centaines de mètres carrés, était la proie de l'incendie, et dans la plupart des rues, on ne voyait que des maisons et des bâtiments en flammes.

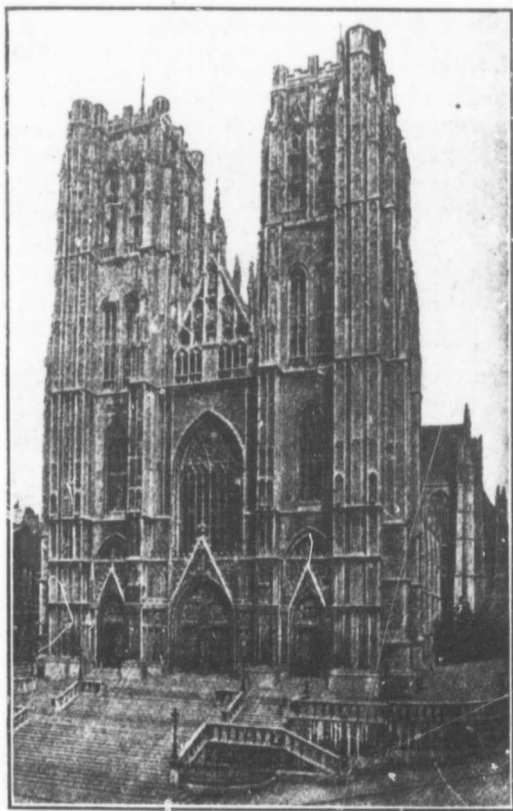
La veille, quelques obus avaient déjà atteint accidentellement la cathédrale. Samedi matin, les batteries allemandes de Nogent-l'Abbesse, à 8 kilomètres à l'est de Reims, prirent comme objectif l'énorme édifice gothique qui émerge au milieu des bâtiments de la cité. Les obus, se succédant régulièrement et sans interruption, firent une brèche dans les murs de la cathédrale.

Ces énormes blocs de pierre, qui ont vaillamment résisté aux orages de plusieurs siècles et auraient pu encore braver les atteintes du temps, s'écroulaient avec un fracas épouvantable, semblable au roulement du tonnerre, dans les rues désertes.

A 4½ heures, l'échafaudage placé autour de la partie est de la cathédrale, où l'on procédait à des réparations, prit feu. Dans l'espace de quelques instants, ce fouillis de charpentes et d'échafaudages flambait comme un feu

U
ur
pa
y
ch

de paille. Des flammèches tombant sur le toit de l'église communiquèrent le feu aux vieilles et robustes poutres de chêne de l'Edifice. Bientôt les toits des nefs et des transepts ne furent plus qu'un brasier ardent, et de longues flammes vinrent lécher les tours de la cathédrale.



La Cathédrale de Reims

Une des poutres sculptées qui se consumait tomba sur une couche de paille que les Allemands, lors de leur occupation, avient répandue à l'intérieur de la cathédrale pour y coucher leurs blessés. Aussitôt les confessionnaux, les chaires et tout ce qui se trouvait dans l'édifice prit feu, et

il est à croire qu'une vingtaine de blessés allemands qui avaient été placés en cet endroit pour permettre d'arborer le drapeau de la Croix-rouge auraient été brûlés vivants si plusieurs médecins-majors ne s'étaient empressés de les enlever et de les transporter dans un musée voisin.

J'avais quitté Paris à midi, et ayant fait un détour par Meaux, je n'approchai pas de Reims avant le coucher du soleil; il était trop tard pour entrer dans la ville. Mais, des hauteurs entourant la cathédrale en flammes, s'offrait un tableau encore plus impressionnant que celui que j'aurais pu contempler dans les rues de la ville même.

Du toit béant, un feu rouge s'élevait dans la fumée noire et les verrières tremblaient à la lueur des flammes dansantes.

Ainsi, la nuit se fit complète; mais sa tranquillité ne fut pas de longtemps paisible. A deux heures du matin, les batteries allemandes rouvrirent le feu. De jour, c'est la fumée de l'obus qui en marque l'explosion au regard; la nuit, les rapides éclairs rouges font un spectacle beaucoup plus terrible.

L'aube vint, triste — une aurore grise, avec une pluie froide, décourageante.

Et quand les ombres furent dissipées, quand la lumière eut réussi à filtrer à travers les tristes nuages couleur de plomb, nous permettant à nouveau de voir la plaine, la vue de la cité ravagée, avec sa cathédrale ruinée dont les murs fumaient doucement parmi les maisons brûlant encore, formait un spectacle si désolé que le soleil ne peut en avoir contemplé de pire, dans son voyage autour du monde ce matin.

UNE MESSE DANS LES CAMPS

Un major me faisait dernièrement ce récit d'une Messe célébrée sur les champs de bataille, au milieu de nos troupes. Je pense qu'il intéressera les lecteurs du "PETIT MESSENGER". J'essaierai de garder à ce récit toute sa saveur et son allure militaire.

Nous étions arrivés la nuit dans ce petit village de Vassin-court. A peine nos fourgons installés et les dispositions ordinaires prises, nous nous étions précipités vers la popote; tout le monde mourait de faim.

L'appétit calmé, voilà le planton qui entre et me dit:

— Mon capitaine — ces braves tringlots n'ont jamais pu s'habituer à me donner un autre titre que celui qu'indiquent pour eux mes trois galons — mon capitaine, y a un homme qui demande à vous parler.

— Faites entrer.



Je vois arriver un de mes brancardiers, un brave garçon très effacé, très doux, qui, je crois, ne m'avait jamais dit un mot.

— Monsieur le médecin chef, me dit-il, C'est demain dimanche. Je vous demande la permission de dire la messe à l'église d'ici.

— Tiens, vous êtes donc...

— Oui, je suis vicaire de mon petit pays.

— Accordé.

— Merci, monsieur le médecin chef.

Il est à peine parti que l'un de nous dit:

— Si on y allait à sa messe ?

D'acclamation, la popote déclare qu'elle assistera en corps à la messe du brancardier.

Fraternellement, on avertit les deux autres ambulances du groupe: elles sautent sur l'avertissement avec enthousiasme.

Le dimanche matin arrive. Comme c'est moi le plus ancien de grade, je prends la place d'honneur, devant le chœur; les confrères, les officiers d'administration s'installent. Derrière nous, les infirmiers et brancardiers viennent parce que nous sommes venus, et les tringlôts veulent voir ce que les infirmiers et brancardiers sont venus voir.

Le brancardier officiant entre, et ce qui tout de suite me frappe, c'est la vue du pantalon rouge dépassant l'aube et la chasuble. Dame! on était devant l'ennemi, et les prêtres soldats n'ont pas le temps de quitter leur uniforme; d'ailleurs par quoi le remplaceraient-ils?

Vous savez, une messe, je ne vais pas vous décrire ça: d'abord je ne saurais pas, n'y ayant pas assisté, que je sache, depuis ma première communion; sinon pour quelques rares mariages ou des enterrements; mais celles-là ne comptent pas. Tout ce que je me rappelle c'est qu'au commencement j'étais fort inquiet de moi-même, ignorant totalement à quelles occasions il fallait se lever, s'asseoir, se courber. Aussi, j'avais pris le parti de rester debout quand j'aperçois l'infirmier qui servait la messe, un séminariste, me faire signe avec la main: "Assis!" et puis, au bout d'un moment toujours avec la main: "Debout!" J'ai donné l'exemple, comme l'exigeait mon ancienneté de grade et les trois ambulances m'ont suivi d'un seul mouvement.

Mais voilà que, tout à coup, notre brancardier prêtre se retourne et se met à nous parler. Il commence par nous dire qu'il n'y a dans l'église que des soldats, que tous ceux qui assistent à cette messe sont là pour leur pays, que beaucoup pourraient être restés tranquillement chez eux, vu leur âge. Et puis il ajoute qu'il y en a bien parmi nous qui négligent un peu le bon Dieu et ses églises, mais qu'au fond, nous le servons tous par nos actes. Il vaut mieux ne pas invoquer sans cesse l'appui du Seigneur, ne pas proclamer qu'il est avec nous jusque sur les plaques de ceinturons et respecter un peu plus ses enseignements, dont le premier est d'être bon pour les autres et de ne pas égarer ses frères.

Et après ça il se met à nous parler de nos familles, des femmes inquiètes, des petits que nous ne verrons peut-être plus jamais, à l'exemple de tant des nôtres du corps de santé, qui sont morts pour faire leur devoir.

Et à ce moment, je sens le long de mon nez quelque chose d'humide qui coule; je regarde à ma droite, je vois le pharmacien — vous savez, un potard, ça ne croit à rien, pas même à la médecine — je vois le pharmacien qui fait une grimace horrible pour ne pas laisser percer son émotion; à ma gauche, l'autre médecin chef qui tire un mouchoir de sa poche et se mouche convulsivement.

Je tire mon mouchoir, je me mouche: de tous les côtés, c'est un concert: tout le monde se mouche. Depuis le chœur jusqu'à la porte, tous ceux qui sont là essayent de se donner l'air de celui qui ne pleure pas, qui est seulement un peu enrhumé. Et, dans le fond, quelqu'un sanglote bryamment: c'est Sidi, un vieux soldat d'Afrique.

Et, juste à ce moment, comme pour nous permettre de cacher nos émotions voilà que toute l'église se met à vibrer, et que des notes retentissent qui ne sont pas des points d'orgue. C'est le canon, tout à côté de nous. On court vers les portes; j'ai le temps de voir le prêtre qui, d'un geste large, nous bénit et se hâte vers la sacristie pour quitter ses vêtements sacerdotaux et redevenir soldat.

C'â été la dernière messe pour quelques-uns de ceux qui se trouvaient à Vassinourt, par ce beau dimanche d'automne 1914. C'â été aussi la dernière messe pour la pauvre église où nous avions pleuré; elle aussi a eu la mort d'un soldat: elle a été brûlée par les Prussiens."

Quelle émotion vraie, quelle âme naturellement religieuse malgré un long oubli, se trahit dans ces lignes!

E. GALTIER, S. S. S.

Avantages spirituels offerts à nos Abonnés.

1. Ils ont part à une messe célébrée chaque jour, dans notre chapelle, à leurs intentions, pour les vivants et pour les défunts. Ils participent, en outre, à toutes les prières et bonnes œuvres de la Communauté du T. S. Sacrement.
2. Ils ont part, après leur mort, à un Service solennel, célébré chaque année, à perpétuité, dans le cours de novembre.
3. Nos abonnés ont le mérite de soutenir l'Œuvre de l'Exposition perpétuelle du Très Saint Sacrement de notre Sanctuaire.

Jésus est à moi

Si je contemple la terre, je n'y trouve rien de moi; mais si je contemple le ciel, je trouve que tout est à moi, parce que Jésus m'appartient.

La pauvreté, même perfectionnée par le cœur, se transforme en un précieux trésor, quand elle s'approche du Tabernacle.

Jésus est à moi. J'en puis donc jouir en toute liberté pour entrer en rapport avec l'Eternel et lui demander quittance de toutes mes fautes.

J'en dispose pour l'adorer d'une adoration égale à son infinie majesté; pour lui donner une satisfaction complète de tous mes péchés et de tous ceux du monde entier, pour lui rendre pleinement les bienfaits dont il m'a comblé et me comblera dans l'avenir; pour le supplier et obtenir toutes les grâces nécessaires à ma sanctification et à mon salut éternel.

Dans le ciel et sur la terre, qui sera plus riche que moi?

Jésus est à moi; que tous les monarques avec leurs royaumes, les savants avec leur science, les riches avec leurs richesses, les jouisseurs avec leurs plaisirs passent devant moi. Je vois les fleurs avec toutes leurs beautés, les étoiles avec leur splendeur, l'univers avec toutes ses merveilles.

Passez, passez, je ne puis vous envier, un petit fragment d'une hostie consacrée vaut infiniment plus que tout!

Jésus est à moi! Je le garde précieusement dans le fond de mon cœur et de mon âme; je l'entoure de l'affection la plus ardente, je lui offre mes pensées les plus délicates, je l'honore de toutes les meilleures vertus.

Si j'ai un regard, c'est pour lui, si je parle, c'est pour Lui, si mon sourire est doux, c'est pour lui.

Je l'ai avec moi quand je travaille, et quand je repose, quand je jouis et quand je souffre, pendant ma vie et à l'heure de ma mort.

Jésus est à moi, malheur à celui qui voudrait me le ravir, je le traiterais comme mon plus grand ennemi.

Je défendrai mon Jésus contre les scandales du monde, car il est mon rempart, je le défendrai contre les tenta-



tions de l'enfer, parce qu'il est l'amour de mon amour; je le défendrai contre les passions, parce qu'il est mon bien-aimé; je le défendrai contre la tiédeur, parce qu'il est tout

feu; je le défendrai contre la vanité parce qu'il est de toute beauté; je le défendrai contre la crainte parce qu'il est mon espérance; je le défendrai contre la tristesse, parce qu'il est ma joie; je le défendrai contre tout et contre tous parce qu'il est mon tout!

Jésus est à moi et pour qu'il soit toujours mien je suis disposé à tous les sacrifices, et je ne veux jamais l'abandonner.

S'il est nécessaire je me renfermerai dans la grotte de Bethléem pour y souffrir du froid; j'irai pauvre et persécuté en exil; je vivrai au milieu de l'indifférence des étrangers, pourvu que Jésus soit toujours avec moi.

Je travaillerai à Nazareth je mendierai mon pain comme un pèlerin, mais je serai toujours avec lui.

J'aimerai son jeûne, sa prière, ses humiliations; je supporterai en paix les hypocrisies des pharisiens, les persécutions des méchants, le baiser de Judas; mais je veux que Jésus soit toujours avec moi.

Il sera toujours mien agonisant à Gethsémani, flagellé à Jérusalem, crucifié sur le Calvaire. Et quand je ne sentirai plus qu'il vit, quand je n'entendrai plus battre son coeur, que je n'aurai plus les tendresses de ses bontés et que je n'aurai plus dans les bras qu'un cadavre inanimé Il sera cependant toujours à moi.

Jésus est à moi: je passerai donc de longues heures près de son tabernacle, parce que l'épouse doit être près de son époux. J'entendrai la sainte messe, parce que l'âme coupable doit assister au sacrifice de son Rédempteur. Je ferai souvent la sainte Communion, parce qu'un affamé, un infirme ont droit à la nourriture et aux remèdes. Je ne renoncerai jamais à me séparer de Jésus, parce qu'il est à moi!

O mon Jésus! Vous savez combien mon coeur est meurtri! je supporte avec résignation toutes mes afflictions, car je les plonge dans votre précieux sang. Je ne veux pas seulement une épine de votre couronne, je les veux toutes pourvu que je ne vous perde pas.

La pensée seule de passer un jour de ma vie sans vous m'épouvante.

Il me semble que le Ciel et la terre se réuniraient pour m'anéantir. O mon doux Jésus, je renonce à tout mais je ne renoncerai jamais à vous.

Accablez-moi, ô Jésus, de tous les maux qui puissent faire mon existence misérable au delà de tout ce que l'on peut imaginer, mais ne repoussez pas mon amour.

Faites-moi la grâce d'être toujours mien et que ma dernière parole, mon dernier regard, mon dernier soupir soient pour vous, ô mon Jésus!



TRADITION DE NOEL

LE "BLE DE LA CRECHE".

Rares sont aujourd'hui les familles où l'on connaît encore "le blé de la crèche".

Or, ce blé avait jadis une grande place dans les préoccupations.

On le semait le jour de sainte Barbe, 4 décembre, dans deux assiettes de porcelaine fleurie.

Les graines ne tardaient pas à germer et formaient bientôt un ravissant assemblage de tiges vertes. La nuit de Noël, les assiettes étaient déposées sur un tapis de mousse fraîche, près de la petite niche de l'Enfant Jésus.

Et ce blé avait ensuite son histoire.

Le soin de lui ménager l'eau nécessaire et le pâle rayon de soleil d'hiver revenait, pendant les quarante jours que durait le mystère de Noël, aux petits enfants, les camarades de l'Enfant-Jésus.

On est oublieux à cet âge. Il arrivait que les jeunes espîgles négligeaient le joli tapis vert. Et les tiges effilées jaunissaient, prenaient un air penché et finissaient par se flétrir.

Le grand-père venait alors, jetait à la voirie les blés morts, et, mettant en place les assiettes dans la vieille armoire vermoulue, disait mélancoliquement: "Quand je ne serai plus, combien de temps enseront à moi ceux que j'ai tant aimés?..."

Mais il arrivait aussi que les blés de la sainte Barbe étaient fidèlement gardés jusqu'au 2 février. Ni l'eau, ni le rayon de soleil ne leur manquaient. Aussi les plantes délicates grandissaient-elles, toujours vertes, toujours droites.

La Chandeleur venue, le plus jeune des enfants de la famille les prenait, les portait aux champs et les déposait doucement dans la partie du sillon laissée vide par le père le jour des semailles.

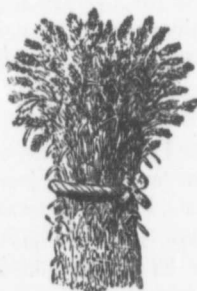
A la Saint-Jean, les blés de Noël émergeaient dans le vaste champ et se courbaient sous le poids d'épis plus dorés et plus lourds.

Les moissonneurs venaient, tranchaient de leur faucille les blés mûrs et en formaient des gerbes.

Restait seulement le blé de Noël. Nul n'y avait touché. Mais, l'enfant le plus jeune de la famille s'armait à son tour de la faux et abattait, tige par tige, le blé de sainte Barbe. Puis, dans le grand gerbier, la petite gerbe allait occuper une place d'honneur.

Elle passait la première sous le fléau. Le grain détaché était recueilli avec précaution pour être versé dans le sac des quêteurs de l'église paroissiale; chaque *tinel* offrait sa part et de cette cueillette on faisait le pain du sacrifice. Le blé de l'Enfant-Jésus devenait Jésus-Hostie.

N'est-ce pas une poétique et bien touchante coutume que celle du "blé de sainte Barbe"... ?



SUJET D'ADORATION

Souhais à Jésus-Hostie.

I. — ADORATION.

Au premier jour d'une année nouvelle, il est de tradition que tous ceux qui ont quelques liens entre eux se fassent des souhaits. Nous qui sommes les serviteurs de Jésus quels souhaits devons-nous lui offrir pour 1915? — Notre premier désir doit être naturellement de voir glorifier et adorer notre bon Maître. Que son règne eucharistique s'élève, s'accroisse, se perfectionne, voilà ce qu'un sujet fidèle doit souhaiter pour son souverain! Qu'on lui élève partout de nouveaux trônes tous plus glorieux et plus magnifiques les uns que les autres! Que son nom aille retentir au loin, aux confins mêmes de la terre, pour soumettre tous les barbares à sa domination si douce et si puissante à la fois! Et que ceux qui ont le bonheur d'être déjà soumis à sa loi achèvent en eux l'œuvre de sa Rédemption!

Il faut en effet que le règne de Notre Souverain Seigneur grandisse car, depuis trois cents ans on a tellement rogné de ses droits que son royaume pourrait devenir moins digne de son auguste Majesté. Il faut aussi que pendant cette année toutes les ruines eucharistiques accumulées par les ennemis acharnés du Christ se relèvent plus grandioses que jamais. Maintenant combien de peuples n'ont jamais eu la foi parce qu'il n'y avait personne pour leur faire connaître le nom de Dieu. Souhaitons donc à Notre Seigneur de saints missionnaires qui iront se dévouer à l'évangélisation de ces malheureuses nations et leur apprendre qu'ils ont au ciel un bon Père, une tendre Mère, un Dieu Sauveur. Souhaitons encore au Bon Pasteur que tous les hérétiques rentrent au bercail et viennent se ranger sous sa houlette. Nous devons encore désirer pour le Souverain Maître des zélateurs fidèles et dévoués qui travailleront à changer la face du monde et à redonner au nom de Jésus-Christ la place qu'il doit occuper partout et chez tous.

Enfin, que notre dernier souhait soit l'avènement de Notre Seigneur Jésus-Christ dans notre propre cœur. Il est vrai que nous lui appartenons déjà, mais il n'a pas encore trouvé en nous ce royaume de paix et d'amour qu'il y désire. Que notre propre cœur, avec tous les souhaits qu'il vient de former, soit donc comme notre bouquet spirituel à Jésus-Hostie en ce premier jour de l'an 1915.

II. — ACTION DE GRACES.

Mais au seuil d'une année nouvelle il convient aussi de remercier Notre Seigneur des grâces particulières dont nous avons été comblés pendant les mois qui viennent de s'écouler. Chaque jour de cette année a été marqué pour nous d'un nouveau bienfait; pour nous en convaincre nous n'avons qu'à faire un court retour sur nous-mêmes. Remercions donc Notre Seigneur, de sa présence toujours prévenante et attentive au milieu de nous. Remercions-Le de ne pas avoir puni nos crimes comme nous l'aurions mérité, et surtout d'avoir souffert en victime immolée nos insultes et nos attaques. Louons cette patience magnanime qui retient son bras lorsque sa justice lui demande de frapper. Que de reconnaissance ne devons-nous pas encore pour cette multitude de grâces particulières dont nous avons été l'objet? Mais la meilleure manière de prouver notre gratitude à Notre Seigneur c'est de l'inviter à descendre chaque jour dans notre âme pour y réaliser les souhaits que nous venons de faire. Nous devons encore remercier Notre Seigneur au nom de nos familles et de la société en général sur lesquelles il n'a pas manqué un seul instant de répandre ses plus abondantes bénédictions. Remercions-le d'avoir préservé notre pays du terrible fléau qui ravage l'Europe. Qui sait si nous ne méritons pas ce châtement autant que tout autre? Cependant ici encore nous sommes des privilégiés. Nous sommes comme les enfants gâtés de la Providence; mais nous avons l'ingratitude de ne pas reconnaître ses bienfaits. En ce jour au moins, que notre tiédeur et notre indifférence fassent place aux actions de grâces d'un serviteur reconnaissant qui se rend bien compte qu'il doit tout à Celui dont il a tout reçu. Laissons donc parler notre cœur qui ne demande pas mieux que de prouver sa gratitude, mais qui se voit arrêter dans ses élans par notre froide et coupable indifférence.

III. — REPARATION.

Sans doute il faut espérer que nos souhaits seront agréables au divin Maître mais il ne faut pas se contenter de souhaiter, il faut saisi promettre et surtout tenir nos promesses. Notre Seigneur ne s'occupe guère des belles paroles: ce qu'Il demande, c'est un cœur repentant et contrit, et surtout résolu de réparer dans l'avenir! Notre bon Maître recherche sans cesse nos pauvres cœurs qui sont pourtant bien indignes de Lui; lorsque tous les peuples le chassent, il demande nos cœurs pour s'en faire un asile sûr contre les persécutions de ses ennemis; pourrions-nous les lui refuser? Non! plaçons-Le donc bien au centre de nous-mêmes sur un trône de vertus, d'amour, de dévouement et proclamons Jésus l'unique Souverain de notre cœur et de toutes ses facultés; c'est là le seul triomphe, le seul titre qu'Il désire. Jésus les aime tant ces pauvres cœurs que nous Lui disputons pour les livrer à de misérables créatures. Il va jusqu'à les mendier; cependant combien de fois pendant cette année même ne s'est-Il pas vu repoussé?... Au seuil de cette nouvelle année, ayons pitié de ce divin Mendiant et promettons-Lui de l'aimer fidèlement, d'un amour de passion qui ne se démente jamais. Consolons aussi Notre Seigneur de ce qu'il est délaissé en ce jour même où il fait si bon pourtant de trouver un ami pour se réjouir avec lui: Non, toutes les créatures ont chacune leur ami de cœur tandis que Jésus se voit rebuté partout. Promettons-Lui notre amitié sincère, non pas seulement pour 1915 mais pour toujours. Réjouissons-nous avec Jésus; pleurons avec Jésus; oui, pleurons sur les trahisons de ses enfants infidèles; faisons réparation pour tous les reniements, et prenons la résolution d'aimer Jésus plus encore que ses ennemis le haïssent. Et dans ces moments ineffables de tête-à-tête avec Jésus, glissons tout doucement notre pauvre cœur dans le sien en lui disant: "Il est bien petit, mon cœur, il n'est même rien du tout mais acceptez-le quand même, car il veut pleurer avec nous, souffrir avec vous, être bafoué avec vous. Surtout, bon Jésus, gardez bien mon cœur dans le vôtre pour l'embraser d'amour; d'ailleurs le vôtre est si immense et lui est si petit, qu'il n'y sera pas encombrant, je l'espère."

IV. — PRIÈRE.

Au début de cette adoration, ô mon Maître, nous vous avons présenté nos plus sincères souhaits; maintenant nous nous présentons devant vous pour recevoir "nos cadeaux du jour de l'an" comme en offrent d'ordinaire les princes à leurs sujets, les maîtres à leurs serviteurs. Les sujets, à cause de leur indigence, ne pouvant faire de présents convenables à leur souverain doivent se contenter de lui présenter leurs souhaits de bonheur et de prospérité. Le roi lui, à cause de sa puissance et de ses grandes richesses peut offrir de magnifiques et utiles cadeaux. Nous nous présentons donc à Vous, Seigneur Jésus, le cœur et les mains vides, pour que vous mettiez dans le premier votre amour et le zèle de vos vertus, dans les secondes, les moyens nécessaires pour vous glorifier d'une manière convenable. Cependant si vous voulez ajouter dans notre "corbeille du jour de l'an" les afflictions, les maladies, les rebuts, la pauvreté, etc., faites, faites comme bon vous semblera; ici comme toujours nous prononçons avec joie le bienheureux: *Fiat!* Cependant il y a trois choses que nous désirons beaucoup et que nous vous demandons de considérer. C'est d'abord une intelligence pour vous connaître, vous et vos amabilités infinies et pour comprendre la grandeur, la puissance et la générosité de votre amour. C'est ensuite un cœur pour vous aimer comme vous méritez de l'être par des serviteurs indignes que vous avez créés, rachetés et comblés de tous les bienfaits. C'est enfin une volonté ferme, ardente, constante, pour vous servir toujours et partout avec foi, zèle et dévouement. Mais encore une fois nous nous soumettons à votre pleine et entière volonté. Donc que 1915 nous apporte les joies, le bonheur, les richesses, ou qu'il nous donne les maladies, les infortunes avec tout ce qu'elles entraînent à leur suite, nous disons et redirons toujours: "*Non mea, sed tua voluntas fiat.*" Peu importe donc le contenu de "notre corbeille du jour de l'an" que Jésus-Christ nous offrira en ce jour.

Et pour dernier et éternel souhait, lançons à tous les échos ce cri de triomphe et d'espérance: Que le Christ soit vainqueur! Que le Christ règne! Que le Christ commande! "*Christus vincit, regnet, imperet!*"



L'image de la Sainte Famille.



(Voir notre Gravure)

Au manteau de la cheminée
 Elle avait la place d'honneur,
 La sainte Image enluminée
 Qu'un jour leur donna le Pasteur,
 Parmi des portraits, par caprice
 Attachés là tout bonnement,
 Elle brillait sans artifice.
 Sans luxe, et sans vain ornement.

Mais on avait pour l'humble Image
 Respect profond, pieux amour;
 Le père, au départ pour l'ouvrage,
 La saluait comme au retour.
 Le matin elle semblait dire:
 "Ayez bon jour et gai réveil!"
 Et puis le soir, par son sourire,
 Elle bénissait le sommeil.



“ Jadis vous avez sur la terre
 Beaucoup peiné, grand saint Joseph;
 De Jésus Enfant, de sa mère
 Vous étiez le garde, le chef,
 Obtenez-moi force et courage,
 J’ai chère famille à nourrir,
 Et faites qu’au déclin de l’âge,
 Par vous je sache bien mourir.”

Dans sa foi simple et confiante,
 Ainsi priait le travailleur,
 Et, chaque jour, plus diligente,
 Sa main se mettait au labeur.
 La mère aussi, comme son homme,
 Venait à l’Image oublier
 De ses travaux la lourde somme:
 —Quelle mère n’aime à prier ?

Pendant que l’âme de la mère
 Devant l’Image s’épanchait,
 Des enfants la douce prière
 A Jésus-Ouvrier disait:
 “ Vous avez travaillé sans cesse,
 Vous étiez sage et plein d’amour:
 Accordez à notre jeunesse
 De croître en vertu chaque jour.”



La Communion des Petits Enfants.

LETTRE ADRESSEE A UNE JEUNE MERE
PAR UNE MAITRESSE GENERALE DE PENSIONNAT.

Quelle joie profonde m'a causée votre longue et bonne lettre, mon enfant très chère!... Quand je pense que votre mari et vous, vous communiquez côte à côte tous les dimanches; que vous, ma Madeleine, vous vous nourrissez chaque jour de ce Pain vivant dont, depuis si longtemps, je soupirais de voir votre âme alimentée, des larmes de joie et de reconnaissance montent de mon cœur à mes yeux.

L'obéissance aux volontés du Saint-Père attire de grandes bénédictions sur les familles... Dites bien cela aux chères petites femmes, "mes enfants", qui se réuniront demain autour de vous et de C... et proposez-leur de se faire les apôtres *de la communion* des enfants. Je dis à dessein "de la communion" et non de la "première-" car je pense que le grand malentendu qui a divisé les catholiques mal instruits, — c'est d'être partis en guerre sur cette idée-ci: "On veut substituer à *un acte* impressionnant, fait à l'âge de la pleine connaissance, le *même acte* fait plus tôt, à un âge où il produira moins d'impression. Tandis qu'il s'agit de remplacer "un acte impressionnant" par un *régime* divin qui, durant des années, produira une *vie* intense et non une "commotion", si pieuse soit-elle! Ce n'est pas du tout la même chose.

Mais, voilà! pour produire une impression, il suffisait de "s'y mettre" pendant quelques semaines, quelques mois au plus, et, jeunes abbés de paroisses, suisses, bedeaux, décorateurs d'églises, couturières, loueurs de voitures, maîtres d'hôtel et pâtisseries aidant, on arrivait à produire le résultat, savoir: une grande impression plus

ou moins pieuse, plus ou moins mondaine, selon les milieux.

Maintenant, il ne s'agit que de ... (mais il s'agit *de!*) CHRISTIANISER le sanctuaire de la famille. Le petit enfant de sept ans, peu accessible aux grandes émotions, ne témoignera pas de sensibilité extraordinaire autour de l'acte divin, mais si simple — la grâce de son baptême, toute fraîche encore, le lui fait trouver simple — de son union avec Jésus-Christ. On ne lui verra pas, en général, "verser de douces larmes", et ce sera plutôt un sourire qui errera sur ses lèvres, en revenant de la Sainte Table: sourire qui doit ravir les anges et auquel ils répondent par le leur! Puis, tous les jours, *si la mère est vraiment pieuse* et si une impossibilité matérielle ne s'y oppose pas, elle conduira son petit enfant à celui qui dit: "*Ne les empêchez pas de venir à moi!*", jalouse qu'elle est de ne pas le priver d'une seule part, celle du trésor divin QUI S'AMASSE EN LUI POUR LA VIE! C'est ici qu'est le grand point qu'il faut comprendre, au lieu de s'arrêter à des vétilles, au lieu de comparer la conduite de l'enfant — conduite qui se ressent forcément de son état *d'enfance*, — à un idéal chimérique, et de dire sans cesse: "J'ai peur qu'il ne comprenne pas!... Il est si étourdi, si paresseux! si gamin (quand c'est un garçon), si peu obéissant (quand il s'agit d'une fille)... Il communique comme il avalerait un verre d'eau, sans que je lui voie faire ni efforts, ni progrès!"

Oh! petite mère, répondrais-je à ce trop sévère mentor (ce n'est aucune de vous, mes filles, j'en suis bien sûre!), pourquoi ne pas demander à votre poupon de six mois *d'apprécier* le service que vous lui rendez, en le nourrissant, cinq fois par jour et plus, de votre substance? Exigez-vous de cet innocent la preuve des forces qu'il acquiert? Sa force augmente, c'est certain; il se tient déjà après le bord de son berceau, et, bientôt, vous

verrez ses petites jambes réclamer la marche. Mais vous êtes patiente à juste titre; soyez-le aussi avec son frère aîné, qui a juste la connaissance nécessaire pour savoir qui est Celui qu'il reçoit à la sainte Table; souvenez-vous que l'Eglise a longtemps pratiqué la communion des nouveaux-nés, et ne la désapprouvé pas en principe (rites orientaux approuvés). *Croyez surtout* (mais d'une croyance aussi ferme que votre foi en la Présence réelle!) que la vie divine ACCUMULE EN LUI DES ENERGIES VITALES, forces saintes, vertus infuses, qui à 5 ans, à 18 ans, à 20 ans, lors de l'éveil terrible des passions, seront là comme un trésor de *pureté* contre l'impureté, de *foi* contre l'incrédulité, de *courage* contre la veulerie générale du monde ambiant. *Alors, mais alors seulement, vous verrez à quoi lui auront servi SES ANNEES DE NOURRITURE DIVINE!*

D'ici là, faites un peu crédit à l'Hôte qu'il reçoit chaque jour et ne le pressez pas d'accomplir des miracles inutiles, en transfigurant de façon inusitée un petit homme en herbe — pourvu de toutes les imperfections inhérentes à sa nature humaine — en petit Séraphin!

Je me suis laissée aller bien longuement, ma chère Madeleine, et, encore une fois, ce n'est pas tant pour vous et vos compagnes, qui n'avez plus à être convaincues, que pour vous aider à réfuter des sophismes courants, au fond desquels il y a simplement... *la peur de se gêner*, la crainte d'avoir à trop soigner ces plantes du ciel, qui vous sont confiées, à vous, mères chrétiennes!

On veut bien les *dresser* comme de petits animaux (hygiène physique souvent poussée jusqu'à une exagération très astreignante), puis, à l'âge scolaire, les bourrer de sciences, par un système de "gavage" intellectuel qui chaque jour tend à se perfectionner; mais pour ce qui est de leurs âmes, on voudrait en être quitte au prix de deux

années de catéchisme — assommant et indigeste, lui aussi! — tandis que c'est TOUJOURS qu'il faut soigner l'âme confiée à votre tendresse. Mais, si vous lui donnez la communion quotidienne, rassurez-vous! Les trois quarts, (disons: les neuf dixièmes) de la besogne sont faits, et votre tâche d'éducatrices est simplifiée d'autant.

Il ne reste qu'à *fortifier la volonté* par l'exercice des petits actes de vertu, des petits sacrifices, comme nous en avons souvent parlé ensemble. . .

Notre Ire Exposition

LE 6 JANVIER.--- Le sentiment populaire désigne volontiers la fête de l'Epiphanie sous le nom de l'Adoration, et ce mot exprime bien en effet le caractère dominant de ce mystère qui vint tout a coup jeter tant d'éclat dans la sombre grotte de Bethleem. Les mages venaient pour adorer; ils adorèrent. Leur attitude prosternée aux pieds de l'enfant, ainsi que l'oblation de leurs présents ne sont que le signe extérieur, le sacrement de leur adoration intérieure, profonde, et convaincue.

C'est en ce jour qu'il plut à la divine Providence de faire aboutir enfin les longues et douloureuses préparations de l'humble société des Prêtres du Très-Saint Sacrement. Il y a 58 ans, le 6 janvier 1857, notre vénérable Père Eymard exposait le Très-Saint Sacrement dans la Bethléem de la rue d'Enfer à Paris, et faisait avec le P. de Cuers, l'intrépide capitaine de frégate devenu adorateur de l'Eucharistie, sa première adoration comme prêtre du Très-Saint Sacrement. Ce qui se passa entre le Roi béni exposé dans l'ostensoir, offert par une main amie et son premier serviteur officiel, c'est le secret que le Père a emporté au ciel, et qui fait sans doute le thème de ses actions de grâce les plus douces. Toujours est-il que le Père prit souvent la peine de faire ressortir l'enseignement renfermé dans la date de la première exposition nous disant que cette société avait pour fin suprême l'adoration solennelle du Très-Saint Sacrement exposé: que tous ses membres avec leurs temps et leurs travaux, leurs qualités et leurs vertus, leur vie et leur personne,

tout devait être uniquement consacré à assurer le royal service de l'adoration autour du trône eucharistique' et à y convoquer le monde tout entier s'il est possible. Il ajoutait que pour cela il fallait offrir de l'encens et vivre d'une vie de prière et de retraite, de l'or et s'inspirer d'amour en toute sa conduite extérieure et intérieure, de la myrrhe enfin et s'immoler joyeusement avec son temps ses forces et sa vie au pied de l'autel ou se consume jour et nuit l'adorable victime.

Nous recommandons aux prières bien spéciales de nos pieux lecteurs le Société des Prêtres du Très-Saint Sacrement, en ce beau jour du 6 janvier. Que le divin Roi fasse luire son étoile eucharistique aux yeux de beaucoup d'hommes simples, droits, dévoués, et qu'elle les amène à la Bethléem du Saint-Sacrement, à la vraie (maison du Pain) où se montre nuit et jour sur son trône royal, plein de bonté, de charmes et d'attraits, le Verbe, Fils de Dieu et Fils de Marie couvert des voiles transparents du Pain de Vie !

LE PETIT JOACHIM

HISTOIRE VRAIE DE LA SECONDE MOITIE DU SIECLE
DERNIER.

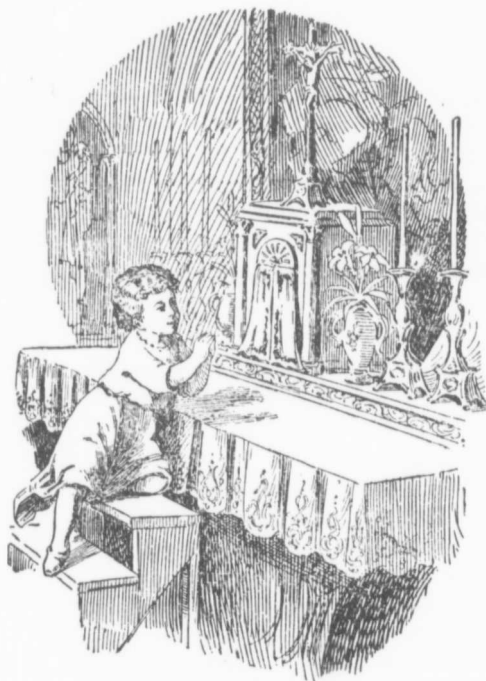
(Traduit de l'Allemand.)

Le soleil disparaît au delà des montagnes, éclairant de ses derniers rayons le feuillage doré des vignes. Le vent d'automne balance les rameaux des arbres dépouillés de leurs fruits, et peu à peu l'atmosphère se rafraîchit. Là-bas dans la vallée, devant le presbytère, se tient agitée et hésitante une jeune fille. Mandée par son vieux curé, elle vient se présenter, tout en souhaitant que l'entrevue fût déjà finie. De temps en temps, elle lève les yeux vers les fenêtres, cherchant à voir si peut-être le curé ne serait pas absent.... Mais non, le voilà derrière ses géraniums, fumant sa longue pipe. Louise, la vieille cuisinière, se dirige déjà vers elle :

— Mais, entrez donc, Christine, Monsieur le curé vous à déjà aperçue et vous attend.

La jeune fille suit en tremblant la domestique dans le petit escalier noir. Arrivée au premier étage, Louise ouvre brusquement une porte et, d'une voix forte (elle était un peu sourde) annonce :

— La voici, Monsieur le curé,
Christine balbutie un salut.



Le vieux curé est un homme grand et maigre. Sur ses beaux cheveux blancs se détache une calotte en soie noire. De ses grands yeux gris, il jette un regard un peu triste sur cette enfant de sa paroisse. La peur de la jeune fille, déjà très grande, augmente encore. Le curé s'en aperçoit et d'une voix grave :

— Je te l'ai assez fait comprendre, Christine, tu sais ce que pense l'Eglise catholique des mariages mixtes...

Pendant si tu ne peux pas abandonner ton Georges, oui, vous vous marierez.

La jeune fille, étonnée, lève la tête et ses lèvres s'ouvrent comme pour parler.

— Mais, fais bien attention à ceci, continue le curé d'une voix qui se fait menaçante: Si vous ne promettez tous deux, sous la foi du serment, de faire baptiser tous vos enfants et de les élever tous dans le catholicisme, vous ne recevrez point ma bénédiction, ni celle d'aucun prêtre, quand bien même vous voudriez parcourir tout le pays.

Christine a pâli.

— Georges le fera, assure-t-elle, puis, avec force: Croyez-vous donc, Monsieur le curé, que je pourrais être heureuse si j'avais un enfant auquel je ne pourrais enseigner à faire le signe de la croix, et auquel je ne pourrais parler de notre bonne Mère du ciel? Et, saisissant son tablier, elle le porte à son visage pour essuyer les larmes qui coulent de ses yeux.

— Je te crois volontiers, reprend le curé sur un ton ra-douci, puis, avec un soupir, il ajoute:

— Si encore ce n'était pas précisément pour Berlin!

— Oh! répond-elle, Georges est un homme d'énergie, et puis à Berlin non plus il ne manque pas d'églises catho-liquies, comme lui-même me l'a dit et comme je l'ai enten-du affirmer par son patron. Peut-être même parviendrai-je à l'amener...

— Prends garde, Christine, que ce ne soit pas plutôt le contraire qui arrive. Tu ne serais pas le premier des en-fants du Tyrol qui aurait perdu la foi sur la terre étran-gère.

— Alors, Monsieur le curé, reprend la jeune fille en secouant énergiquement la tête, vous me connaissez mal.

— Je prierai beaucoup pour toi, continue le prêtre, puisque c'est moi qui t'ai baptisée et qui t'ai reçue à la première communion. Tu étais alors la plus pieuse des enfants de l'école.

A ces paroles, Christine est tombée à genoux.

Le prêtre prononce, lentement et pieusement, les pa-roles de la bénédiction. Il voudrait verser dans le cœur de cette enfant toute la force du ciel et lui obtenir la grâce de persévérer et de résister aux ennemis de sa foi.

— Surtout, n'oublie pas Jésus au Très Saint Sacrement; c'est auprès de lui que tu devras puiser le courage et la consolation, car les croix et les souffrances ne te manqueront point durant la vie.

Christine baise en sanglotant les mains du prêtre. Au dehors, un vent violent s'est levé; il siffle à travers les



carreaux. De grosses gouttes d'eau tombent sur les bords des fenêtres, et peu à peu la nuit étend son voile noir sur la vallée.

Que Dieu te garde, Christine! N'oublie pas le sauveur dans son Sacrement

Qu'on se figure une belle matinée de printemps sur les bords de la Sprée. Les branches des arbres sont couvertes de fleurs qui répandent un parfum délicieux.



D'une maison du boulevard, on voit sortir une jeune femme d'une rare beauté. Elle tient par la main un garçonnet de deux ans, gentil et frais comme la nature qui l'environne. De dessous son petit bonnet de laine bleu sortent de gracieuses boucles de cheveux blonds, ses yeux noirs et brillants comme des perles tantôt regardent avec un profond sérieux la vie mouvementée de la capitale, tantôt se lèvent vers la mère comme pour l'interroger. La mère est pâle et triste. Ce n'est qu'en regardant son petit Joseph qu'elle est forcée de sourire... La rose des montagnes a perdu sa beauté, son éclat: l'amour s'est changé en douleur... Souvent elle se souvient de l'avertissement de son curé: Tout ce qui reluit n'est pas or. Oh! qu'il disait vrai! Au lieu des discours doux et flatteurs qui autrefois avaient gagné sa parole. Hélas!.. son corps même conserve la trace des mauvais traitements qu'elle endure. Elle lui doit pourtant une chose. Il lui a épargné le coup le plus dur à son cœur: l'enfant est catholique et peut le rester. Cela, elle en est redevable aux paroles d'adieu de son curé: N'oublie pas le bon Sauveur dans son Sacrement d'amour. De fait, c'est à lui qu'elle s'est attachée durant les trois dernières années de sa vie comme un naufragé à son unique planche de salut. Elle prie continuellement.

La voici arrivée à l'église de Sainte-Hedwige. Pendant qu'elle lève la main pour ouvrir la porte, elle prononce quelques mots à l'oreille de l'enfant, puis s'avance sous les voûtes vastes et sombres. En apercevant le tabernacle, celui-ci pousse un cri et étend les bras: souvent, en effet, sa mère lui a dit que c'est Jésus qui demeure dans cette petite maison dorée. Après une fervente prière, elle s'assied et prend l'enfant sur ses genoux. Immobile, les bras appuyés sur l'accoudoir, il fixe le tabernacle. A la maison il est si difficile de le tenir. Toute la journée il crie, il chante, il remue, mais ici il est sérieux comme une grande personne.

(A suivre).

ACTIONS de GRACES
AU
Vénéralle Père Eymard

BECANCOUR. — Mille remerciements au Vénéralle Père Eymard pour deux faveurs obtenues avec promesse de faire publier dans le "*Petit Messenger*".
Une abonnée.

CAP DE LA MADELEINE. — "Ma mère était à la dernière extrémité, ne pouvait plus parler et ne reconnaissait personne. Après avoir récité le chapelet l'idée me vient de lui appliquer l'image du Vén. Père Eymard. A 10 heures du soir elle commençait à parler, et maintenant elle est en parfaite santé."
A. L.

DRUMMONDVILLE. — Guérison immédiate d'un doigt amputé à un jeune enfant de 4 ans, lequel s'annonçait pour une très lente guérison. Reconnaissance au Vénéralle Père Eymard que nous invoquons jamais en vain.
Mde J. B.

SAINTE-EMELIE. — "Une abonnée a été guérie d'un mal étrange au côté après application de l'image du Vénéralle Père Eymard et promesse de publier le fait dans le *Messenger* auquel elle promet de s'abonner pendant trois ans.
Mme H. L.

SAINTE-EMELIE DE L'ENERGIE. — "S'il vous plaît de publier dans le "*Petit Messenger*" ma guérison obtenue d'une maladie qu'aucun médecin ne pouvait soulager en portant sur moi l'image du Vénéralle Père Eymard que j'ai découpée du *Messenger*. Il y a un mois de cela et je ne ressens plus ce mal d'autrefois."
Dame O. B., fils.

FRASERVILLE. — "Mille Remerciements au Père Eymard pour un grand soulagement, presque une guérison que j'ai obtenue par l'intercession de ce bon Père d'une maladie dont je souffrais depuis une dizaine d'années. Merci à ce bon Père."
Une abonnée.

SAINTE-CLAIRE. — La santé recouvrée après promesse d'annoncer et de faire une offrande.
Dame V. L.

SAINTE-JEROME. — Une guérison obtenue par l'application de l'image du Vén. P. Eymard.
Dame L. O.

SAINTE-COME. — Il y a un an au-delà je souffrais d'un mal à un bras dont je ne pouvais me servir et qui m'empêchait même de dormir. Les douleurs semblaient se faire plus fortes la nuit que le jour. Je

promis de faire publier dans le "*Messenger*" si je guérissais; je viens m'acquitter de ma promesse et remercie de tout cœur le Vénérable Père Eymard de m'avoir guérie.

Mme E. Roberge.

SAINT-JEAN DES CHALLONS. — "Je viens vous demander de bien vouloir publier dans le *Petit Messenger* la guérison de mon fils d'une grave blessure qu'il s'était faite à la main. Il reçut un coup de massue tandis qu'il avait la main sur la pierre. Par l'application d'une relique du Vénérable Père Eymard, au bout de huit jours il reprenait son ouvrage, complètement guéri."

M. C.

SAINT-NARCISSE DE CHAMPLAIN. — "Gloire et reconnaissance soient à jamais au T. S. Sacrement et au Vénérable Père Eymard. — Depuis longtemps déjà ma petite fille était atteinte d'un mal d'oreilles qui la faisait souffrir horriblement et que les médecins ne pouvaient calmer. J'avais chez moi une image du Vénérable Père Eymard; je l'appliquai sur la partie malade et je fis une neuvaine au T. S. Sacrement avec la promesse de m'abonner au "*Petit Messenger*", et de faire publier le fait. A la fin de la neuvaine ma petite fille était parfaitement guérie et depuis près d'un an, le mal ne l'a pas repris. Merci.

MONTREAL. — Veuillez publier dans le *Messenger* du Très Saint Sacrement la guérison de mes quatre enfants atteints de paralysie infantine après neuvaine au Vén. Père P.-J. Eymard et promesse de le faire publier dans le *Messenger*. Très reconnaissante,

Mrs. H. P.

Un père de famille étant très malade des fièvres typhoïdes a été guéri par l'intercession du Père Eymard, après promesse de publier.

Mr A. C.

"J'ai obtenu mon diplôme de musique avec perfection. Grand merci au Vén. Père.

Melle H. D.

Hôtel-Dieu. — "Il y a huit jours une de mes amies vous écrivait vous demandant un souvenir dans vos prières au Vén. Père Eymard afin de m'obtenir du soulagement; déjà, depuis dimanche soir à 11 h. mon abcès est ouvert. Je vous remercie donc de tout cœur, ainsi que le Père Eymard de m'avoir obtenu ce soulagement. J'attribue ce mieux à l'intercession du Père Eymard depuis quinze jours surtout je ne pouvais presque pas marcher et ne restais couchée qu'avec de grandes douleurs. Je ne pouvais me résigner à un repos complet de deux mois et plus, ce que me conseillait mon médecin; c'est dans ces moments qu'une amie me parla du Père Eymard; je promis au Vénérable Père de publier mon soulagement si pendant les neuf jours mon abcès s'ouvrait sans que le médecin y touche. Dimanche soir

après une journée d'atroces douleurs l'abcès s'ouvre et me voilà capable de marcher et de m'agenouiller comme les autres. Que je suis heureuse! Veuillez donc continuer de prier afin que ce bon Père achève de me guérir complètement. Je suis atteinte de tuberculose osseuse depuis six ans et depuis 5 ans, j'ai un abcès qui supure toujours, j'en ai deux depuis dimanche, si le bon Père Eymard voulait donc me guérir je publierais ma guérison; en attendant veuillez publier le soulagement que lui seul a pu m'obtenir." Votre bien humble,
Rose-de-Lima Marion.

ST-DAMIEN.— *Congrégation des Sœurs de N.-D. du Perpétuel Secours*: "Ma Sr Ste-Mathilde, religieuse de notre Communauté, souffrant d'une maladie d'intestins depuis sept ans et gardant le lit du commencement de juillet au 19 mars, désire publier dans votre *Messenger* la faveur que votre Vénérable Père lui a obtenu du Cœur de Jésus, en la remettant si bien qu'elle a pu partir quelques jours après pour une mission où elle a terminé l'année sans se ressentir des douleurs passées. Votre très respectueuse en J. M. J.,
Sr M. de la PROVIDENCE, *secrétaire*."

ST-JEROME.—Grâce au Vénérable Père Eymard, mon petit garçon a été guéri d'un mal d'oreilles qui le faisait souffrir constamment et qui me mettait moi-même dans l'impossibilité de vaquer à mes occupations; après maints remèdes tous inutiles, une amie me donna une image du Père Eymard et m'engagea fortement à l'invoquer m'assurant qu'elle en avait déjà obtenu plusieurs faveurs signalées. Après une neuvaine de communions faites en son honneur et la promesse de faire publier cette guérison, son mal a disparu complètement. Depuis ce temps, je ne cesse de l'invoquer dans toutes mes difficultés et je suis toujours sûre d'en obtenir quelques secours.

Dame Joseph Simard.

ST-LUC.— Un enfant âgé de 9 ans, attaqué de paralysie infantine, guéri par l'intercession du Vénérable Père Eymard. Une abonée.

KATEVALE.— Ma fille souffrait depuis son jeune âge du mal d'estomac qui la rendait incapable de travailler. Après avoir essayé plusieurs remèdes qui ne la guérissaient pas, elle a eu la bonne idée d'avoir une image du Vénérable qu'elle porte depuis un an. C'est avec beaucoup de reconnaissance que nous offrons nos remerciements au Vénérable Père Eymard qui nous a exaucées. Ma fille a maintenant 20 ans et depuis l'âge de 9 ans qu'elle souffrait de cette maladie. Mme Nap. D.

Publié avec l'approbation de Mgr l'Archevêque de Montréal.